

Gérard LOSSEL

FAUX SOCLE EN TRIGONE

(extrait)

« Apprends que c'est le manque de souplesse, le plus souvent, qui nous fait trébucher. »  
(Antigone, Sophocle)

**Mikhaïl Bujak :**

J'ai longtemps cru être né à 19 ans. En avais-je déjà 87 ? Aujourd'hui, je ne sais plus trop. Je vais sur mes 93 printemps, prétendent-ils. Pourquoi compte-t-on toujours ses printemps et jamais ses automnes ? Jamais ses hivers ! J'ai la peau flasque et les doigts gourds d'un vieillard. Ma vie et les rares cheveux qui me restent ne tiennent plus qu'à un fil. Mes sourcils dessinent une broussaille blanche telle l'écume cachant le bleu de mes yeux. J'ai le regard d'un enfant de huit ans frappé d'une cataracte prématurée. J'ai vécu une vie de parenthèses et me voilà, à près de huit décennies d'intervalle, même lieu, même heure, à interroger l'horizon.

Tout a changé et rien n'a changé. Le soleil se couche toujours sur la colline de Nordheim, dressée comme le sein de Bogdana quand elle avait 20 ans. Je ne sais pourquoi je pense à elle maintenant. Cinq ans qu'elle est partie de l'autre côté. Elle avait été mon don de Dieu. Les courbes alanguies des sommets vosgiens baignés par la lumière crépusculaire me rappellent les formes rondes de Bogdana. Il y a bien longtemps que mon corps ne réagit plus. La seule érection à la ronde, c'est l'antenne relais qu'ils ont plantée sur le mamelon de Nordheim. À part ça, peu de choses ont changé.

On est le lundi 4 mars 1991, jour de la fête de Bogdana. L'hiver fait de la résistance. Ici ou là-bas, le froid est le même. Il vous saisit d'un seul coup quand le soleil prend la tangente. Je vais retrouver Milovan, mon ami, mon frère, resté au chaud dans la salle des fêtes. Un « petit jeune » qui a presque cinq ans de moins que moi. Inutile de vous dire qu'il faut que je veille sur lui. Je le protège. C'était aussi le souhait de Bogdana. Il me fait rire avec sa bouche édentée et ses blagues qui ont une barbe aussi longue que la sienne. Mais je crois qu'aujourd'hui, il a un peu trop forcé sur le riesling. Du coup, c'est la mélancolie qui l'emporte chez lui. L'âme slave quoi ! Cette slavianskaïa doucha qui vous fait passer du rire aux larmes en moins de temps qu'il n'en faut pour déboucher une bouteille de vodka. Moi-même, je ne sais plus trop bien qui je suis : paysan ukrainien ou laboureur alsacien, mort pour qui ? Pour quoi ? Ou toujours bien vivant ?



26 avril 1986...

En France le printemps est maussade. « Moche et mouillé. Avril ressemble à novembre », annonce Bernard Rapp au journal de 20 heures. Les rivières ont sonné la révolte et sont sorties de leur lit. Il y a toujours huit otages français détenus au Liban. Les pilotes qui s'appêtent à disputer le Grand Prix d'Imola ne voient que par la contenance de leur réservoir. Samedi soir sur la Terre.



Avec le recul, je pense que c'est Le jour où tout a commencé. Les gars de la coopérative de Slavenshchyna, Oblast de Jytomyr, avaient sorti leurs semoirs et leurs herses. Les uns s'activaient au roulage des céréales d'hiver pendant que les autres ensemençaient les parcelles destinées à la production de betteraves sucrières. Moi, cela faisait déjà plus de dix années qu'on m'avait poussé vers la sortie. Trop vieux. Plus assez rentable. « *T'as été un bon kolkhoznik Mikhaïl. Profite maintenant de ton petit lopin personnel et prends soin de Bogdana* », qu'ils m'avaient dit. Que voulez-vous, l'âge a sa raison que les émotions ignorent.

Alors, depuis décembre 1976, je m'en souviens à cause du 70<sup>ème</sup> anniversaire du camarade Brejnev qui nous avait bien fait rigoler, je n'avais plus mis les pieds aux réunions de programmation du kolkhoze. On m'avait laissé dix ares de terre autour de ma ferme. C'était bien suffisant pour Bogdana et moi. Notre fille Alevtina était proche de la soixantaine. Elle venait nous voir une fois l'an avec son ingénieur de mari. Elle ne restait jamais longtemps. Faut croire que son monde n'était plus compatible avec le nôtre. Quant à notre fils, Anatoli, il venait d'avoir cinquante ans. Après des années au kolkhoze, on l'avait embauché pour l'entretien du nouveau parc d'attractions de Prypiat. L'inauguration était prévue dans quatre jours. Je m'en souviens, Anatoli devait nous y emmener, avec Bogdana et Milovan. Cela faisait bien longtemps qu'on n'était pas sorti de Slavenshchyna.



## MILOVAN :

À ta santé, toi qui m'écoutes ! *Vache zdorovia* comme on dit chez nous. Permetts-moi de t'appeler « mon ami », mon camarade, Tu te demandes ce qu'un vieux bonhomme, hirsute, barbu et estropié comme moi peut bien avoir à t'apprendre. Oui, c'est vrai. J'ai souvent abusé de la vodka ou de la *horilka*<sup>1</sup>, amère comme un chagrin d'amour. Mais sache que le Milovan qui te parle a été le plus fringant des *kolkhozniks* de Slavenshchyna. J'ai perdu un œil et deux doigts pour l'idéal bolchevique J'ai une patte raide et plus beaucoup de dents, mais je parle haut et je ris fort. Tout cela ne m'a pas empêché d'être beaucoup aimé. Oui, des femmes j'en ai connu plus qu'il n'y a de semaines dans l'année. Pas une seule n'est restée. Je ne sais pas pourquoi je te raconte ça l'ami. C'est ton riesling, plus gouleyant encore que le vin de Crimée.

Alors, oui, le 26 avril 1986, je peux t'en parler comme si c'était hier. On s'était retrouvé au matin, avec Mikhaïl pour planter les pommes de terre de l'année. Bogdana, ma grande sœur qui a toujours veillé sur moi, était restée à la cuisine pour nous préparer des *vareniki*<sup>2</sup>. Je crois bien qu'elle était la reine des *vareniki*. Farcis à la viande, au fromage ou à la purée, je n'en ai jamais mangé de meilleurs que ceux de Bogdana. Donc ce samedi-là, on soignait nos rhumatismes dans les champs quand une escouade d'hélicoptères militaires fit entendre un bruit d'enfer au-dessus de nos têtes. Pour plaisanter, j'avais glissé à Mikhaïl qu'il avait intérêt à se méfier des moustiques cette année. Qu'ils étaient particulièrement surdimensionnés et qu'ils volaient en escadrilles. Là-dessus, on était parti sur un concours de blagues vaseuses sur le camarade Brejnev et sur ses éphémères successeurs, sur cette *glasnost* dont on avait entendu parler. *Glasnost* de la vodka oui ! Elle est translucide quand tu la bois. Mais dès que tu l'as bue, tout devient opaque. Opaque orthodoxe bien sûr !



---

<sup>1</sup> Terme générique désignant le whisky en Ukraine.

<sup>2</sup> Raviolis bouillis farcis.

**Anissia :**

D'en parler aujourd'hui encore m'est difficile. Je le fais pour Didous Mikhaïl. Chez vous on l'appellerait Papy. Mais pour moi, c'est mon Didous. Ce que je retiens de ce 26 avril 1986, c'est que c'est la dernière fois que mon père Anatoli, mon Tato, m'a serrée dans ses bras. Deux semaines auparavant, j'avais fêté mon 15<sup>ème</sup> anniversaire. Tato m'avait promis que je serais la première à entrer dans « son » parc d'attractions. J'étais tellement impatiente. Et lui, il était fier comme un choriste de l'Armée Rouge. La fête se préparait. Ce matin, il m'avait dit : « *Ma belle Anissia. Promets-moi de faire honneur à la famille Bujak aujourd'hui. Je ne pourrai pas venir te voir. Je dois faire les dernières inspections de sécurité avec les pompiers de Prypiat. Mais je penserai très fort à toi.* » Il m'avait serrée contre lui et déposé un baiser sur mon front. Puis, il était sorti, après avoir embrassé mama comme tous les matins.

On était samedi et je serais bien restée à regarder mes émissions préférées à la télé. Seulement voilà, on ne nous avait pas laissé le choix. Nos professeurs nous avaient dit qu'on devait courir pour la paix. Alors, comme 900 autres enfants de Prypiat, j'ai couru. Le ciel était parcouru de flashes blancs et moi je courais pour l'honneur de la famille Bujak. Pendant toute la course, j'ai repensé aux paroles de mon père et je suis allée au bout de mes forces. J'ai entendu des sirènes de pompiers. J'ai vu des hélicoptères se diriger vers la centrale. À l'arrivée, je me suis sentie hagarde. J'ai vu passer un camion de pompiers. J'ai cru reconnaître Tato dans la cabine, avec Tichtchoura et Vladimir Pravik, le fils de nos voisins. J'aurais voulu m'être trompée.



27 avril 1986...

Le printemps s'annonce enfin pour la semaine prochaine. Sur Antenne 2, les actualités évoquent un double attentat à Lyon et la victoire sur le fil d'Alain Prost à Imola. En ce dimanche du Souvenir des Déportés, le monde tourne comme les roues d'une voiture de Formule 1. À pleine vitesse et sans rail de sécurité.



**Anissia :**

Du plus loin que je me souviens, le dimanche matin, on prenait le petit-déjeuner ensemble, tous les trois. Tato et Mama préparaient la table de fête. Je me souviens des odeurs sucrées des *pliouchki*<sup>3</sup> à la cannelle ou au pavot, du silence de ces matins-là. Sauf que ce matin-là justement, le silence n'avait pas sa légèreté habituelle. Tato n'était pas rentré de la nuit. Ça ne lui ressemblait pas. Mama cachait son inquiétude derrière son foulard du dimanche. Je lui avais raconté ma course de la veille. Et puis les pompiers. Et Tato dans la cabine. Mama s'était empressée d'aller voir les voisins. Vladimir n'était pas rentré non plus. Des bruits couraient comme quoi il s'était passé quelque chose dans la centrale.

J'ai déjeuné seule avec mama. Les *pliouchki* n'avaient pas leur saveur habituelle. C'était des *pliouchki* sans Tato. Tato et son épaisse moustache qui me chatouillait le cou quand il venait me dire bonsoir. Tato et son rire sonore qui résonnait à travers les cloisons de l'immeuble. Tato qui n'était pas là. Je crois que c'est à ce moment, juste après les *pliouchki* que j'ai décidé d'écrire mon journal. Je devenais une adolescente comme les autres. J'avais

---

<sup>3</sup> Viennoiserie à base de pâte briochée.

besoin de ma part de secret pour imprégner dans le papier ce qui ne pouvait être partagé. Pour le Nouvel An orthodoxe, notre Malanka, qu'on avait fêté le 7 janvier, grand-mère Bogdana, ma Baboussia à moi, m'avait offert un vieux cahier d'écolier déniché dans une de ses malles secrètes.

Sur la couverture, j'ai écrit en lettres calligraphiées : Chtchasty vam Pryiatelka. En gros, mon journal devenait mon amie et je lui souhaitais bonne chance. Vers midi, on a frappé à la porte. C'était les Pravik. La mère avait les yeux rougis et le père a demandé d'un ton grave :

– Vous n'écoutez pas la radio ?

– Non, pourquoi ?

– On nous demande de quitter nos habitations. De n'emporter que ce qui est nécessaire.

Ils ont dit qu'on pourrait revenir dans deux ou trois jours.

– Et où veulent-ils qu'on aille ?

– Paraît qu'on peut être hébergé à Polesskoie.

Mama s'était pris la tête à deux mains. J'aurais voulu que Tato soit avec nous. Il fallait obéir. On nous avait toujours appris à obéir. Mama a mis dans un sac la boîte en fer contenant nos économies, Elle a décroché l'icône qui trônait au-dessus du lit de mes parents. Moi, je n'avais que mon journal secret et mes rêves d'adolescente. Au moment de monter dans le convoi militaire mobilisé pour l'évacuation, Mama m'a prise par la main et m'a emmenée à l'écart.

– Écoute, j'ai pris les doubles des clés de la voiture de ton père. Elle doit toujours être garée à l'entrée du parc d'attractions. On la prend et on file chez Mikhaïl et Bogdana. On sera mieux là-bas qu'à Polesskoie.

Je crois bien que c'était la première fois que je voyais ma mère désobéir à un ordre de l'armée et prendre une initiative personnelle. Je n'avais pas envie de la contrarier. L'idée d'être réunie avec Didous et Baboussia me permettait d'oublier un peu l'absence de Tato.

**Lisez la suite dans *Faux socle en trigone***

**En vente sur ce site**